

NOUVELLE

LE CRETIN

A M. LE BARON DE POLINIÈRE

Tout est calme dans la nature,
Les flots sont d'azur comme l'air,
Et le Rhône roule son murmure,
Des Alpes blanches à la mer.

P. DUPONT.—LE PERCHERON.



Dès les premiers jours de printemps, lorsque le tapis vert des prés se diapre de primevères, de pâquerettes et de boutons d'or ; quand les buissons fleuris de lilas et d'aubépine embaument les brises tièdes et que les hirondelles reviennent au nid natal, je guettais avec impatience le passage de ma tante Jeanne. Car, tous les ans, à cette époque, quittant la ville enfumée, elle allait s'installer, pour toute la belle saison, à sa maison de campagne de Seyssuel, et elle me cueillait au passage, m'arrachant ainsi au labeur scolaire si dur à la prime enfance, — j'avais alors huit ans — aux gronderies méritées, au devoir mal fait qu'il faut recommencer, et au *pensum* final.

Enfin, il venait ce jour tant désiré. On me huchait sur une lourde carriole, au milieu de la batterie de cuisine, de la literie supplémentaire, à côté du vaste panier où miaulait exaspérément la chatte "Minette," arrachée au confort des moelleuses siestes au coin du bon feu de cheminée.

Miaule ! pensais-je au-dedans de moi, miaule vilain matou ! Miaule, pendant que je chante toutes les chansons qui voltigent dans ma tête, à l'unisson des joyeux pinsons, des merles moqueurs que le beau printemps remet en gaité.

— Sois bien sage, avait dit la mère au départ ; sois bien sage, avaient répété les sœurs aînées et sérieuses — trop sérieuses, hélas ! — Amuse-toi bien, me disait tout le long de la route la bonne tante Jeanne, et surtout ne te déchire pas, ne gâte pas mes fleurs, ne galoppe pas dans les plates-bandes."

Oh ! alors, je l'aimais bien, la tante Jeanne, et avant d'y être arrivé j'aimais bien aussi sa campagne de Seyssuel, dans laquelle je me promettais, depuis les cerises jusqu'aux vendanges, tant de gambades de jeune chien et tant de cueillettes friandes dans le verger !

Ce n'était certes pas une villa que cette campagne, non plus un de ces pavillons pimpants ou de ces chalets pittoresques que les bourgeois cossus s'offrent aux environs des villes ; avec le jardin peigné comme un parterre de square et le petit jet d'eau ridicule, dans une cuvette, en face du peron. Non ; c'était au bas d'un coteau abrupt et rocailleux, au-dessous des vignes que dore le soleil couchant, une maison agreste, aux contrevents verts, derrière laquelle s'abritent les hangars à pressoirs, les celliers pleins d'ombre et la modeste demeure du vigneron Jean Claude.

Flanquée de deux terrasses en prolongement, plantées d'accacias en boule où, pendant les chaudes journées, les cigales mènent un concert assourdissant, elle surplombe une seconde terrasse en pente douce qui est le jardin et le verger.

Là, toutes les fantaisies de Flore prennent leurs ébats, timides d'abord avec la violette, la jacinthe et la tulipe, puis pressées, tumultueuses, débordantes dans le plein été, à ras de terre, en arbrisseaux, en gerbes, en arbustes, grimant désordonnées aux fentes des murs, au tronc des arbres fruitiers. Quant à cette seconde terrasse, elle est soutenue par un mur, coupé de tonnelles d'ombrage et domine le chemin de halage qui longe le Rhône.

Le Rhône ! Non pas le Rhône impétueux, dont les flots écumeux courent vers la mer qui va les absorber, mais un Rhône accalmi dont l'ombre présente un miroir toujours uni et toujours vert ; un bras du Rhône, car, en face de la propriété s'étale une île bordée de saules à la ramure tom-

bante, plantée par le milieu de peupliers se balançant sous le souffle de la brise comme un store mouvant.

Lorsque j'arrivai dans cet Eden, rêve de mes veillées d'hiver, interrupteur obstiné de mon devoir à faire et de ma leçon à apprendre, les éris qui étalent leurs calices aux flancs des murailles, les lilas jaillissant des haies touffues, les cerisiers et les pommiers en fleur du verger, les pêcheurs chargés de bouquets roses et les amandiers tout blancs, plantés ça et là dans les vignes, envoyaient leurs parfums balsamiques à l'île d'en face ; et celle-ci, en personne bien élevée, ne voulant pas être en reste de politesse, renvoyait au coteau radieux les sourires et l'ondoiement de sa ramée verdoyante, le chant de ses oiseaux et les senteurs amères des saules de ses bords.

Oh ! que le Rhône avait bien raison de ralentir son flot, de musser paresseusement, et de jouir du spectacle avant d'aller se perdre dans l'inconnu de la Méditerranée !

Puis, tout près, sur la gauche, l'île finissait en une pointe sablonneuse ; l'horizon s'ouvrait tout grand, le Rhône courait en développant une vaste nappe, étincelante sous les feux du soleil, et disparaissait en une courbe gracieuse ; et comme fond de tableau, là-bas, prolongeant ses quais le long du fleuve, étageant ses maisons aux flancs de ses collines, *Vienna*, la vieille cité gallo romaine. Au soleil couchant, les derniers rayons incendiaient les fenêtres des façades ; la nuit venue les réverbères des quais se reflétaient en gerbes lumineuses dans l'eau, tandis que d'autres piquaient les collines de points brillants comme fait une légion de vers-luisants dans le gazon des talus.

Et, pour jouir de ce paradis, je n'étais pas seul. J'avais d'abord ma bonne tante Jeanne qui ne me donnait d'autre corvée que de m'asseoir sur ses genoux, et de lui lire une petite heure durant, quelque joli passage de beaux livres chargés d'images : "Robinson Crusoe, La France militaire, Les hommes célèbres, etc." ; puis sa servante Suzette, déléguée au possible, toujours un gai refrain aux lèvres et une main leste pour m'habiller en deux temps, trois mouvements ; pour m'administrer une bonne petite taloche amicale lorsque je revenais déchiré au logis et me punir de la peine que je lui donnais à raccommoder mes hardes, en confectionnant à mon intention des tartes, des marmelades et des crêpes absolument inédites.

Et puis, j'avais ma petite amie Rose, de mon âge, fille d'un de nos voisins vigneron ; elle venait avec l'autorisation de la tante, faire paître ses chèvres dans les chemins des vignes. Je l'accompagnais alors, je courais après les chèvres, pour ramener ces gourmandes qui s'écartaient par trop à travers les cépées ; je secouais les arbres fruitiers pour en avoir des cerises, desabricots dorés, des prunes, des pêches, selon la saison ; de quoi nous faisons de délicieux goûters, mollement étendus sur l'herbe, à l'ombre de quelque grand noyer.

Je la vois encore, toute brune de peau et de chevelure, avec ses grands yeux sérieux et sa bouche rouge, mignonne et riieuse, qui ne s'entreouvrait que pour faire étinceler ses dents blanches comme des amandes fraîches. Chère Rose ! bonne et aimante, un peu timide, mais si gracieuse par sa timidité et si tendre dans ses moindres paroles. Nous faisons ensemble des projets d'avenir, de cet avenir qu'entrevoient les enfants et qui ne va pas bien loin dans le vaste horizon de la vie qui s'offre à eux : "Nous jouerons toujours ensemble ; comme cela, tous les ans." Elle, elle voulait apprendre le crochet, et alors elle me ferait une belle bourse en soie pour y mettre *mes argents*. Moi, je ne voulais pas être moins généreux et je lui disais : "Rose, lorsque j'aurai ta belle bourse, hé bien ! je n'achèterai plus jamais de gâteaux ; non plus du tout ! Et de tous mes sous économisés dans ta belle bourse, je t'achèterai... devinez quoi ? Un beau foulard rouge, avec des broderies blanches aux coins, comme on en voit aux belles filles qui vont danser *aux vogues* de la vallée." Un foulard ! Hé oui, vraiment un foulard. Mon imagination ne pouvait rien inventer de plus beau qu'un foulard rouge.

Ah ! rêves d'enfance ! printemps de la vie ! Comme vous revenez fleurir bon aux lourdes années de l'âge mur, lorsque tout s'est écoulé, sous

les souvenirs amers !

Tout en haut des vignes, sur un petit plateau ombreux, avec des prairies chargées de pommiers que contournent des bois de châtaigniers, dont la branchée protège maintes sources jaillissantes sous la mousse drue, il y avait un *mas* de cinq à six fermes. Dans l'une d'elles, habitait une famille de Savoyards qui avaient amené de leur pays, un parent, un de ces affreux *crétins*, à double goître pendant sous le menton ; espèce commune alors, mais que d'énergiques mesures d'hygiène et de police ont fait à peu près disparaître. La famille des *Grandjean* n'avait pas voulu se séparer du pauvre idiot ; braves gens, ils avaient, de chez eux, conservé cette superstition, bien heureuse pour ces dégradés, que de les abandonner, les confier à un hospice : Ça porte malheur." Mais d'un autre côté la cupidité du paysan se révèle toujours, prête à profiter de tout, même de la charité. Les années n'avaient pas été heureuses pour les *Grandjean* ; aussi envoyaient-ils leur crétin, leur *José*, un bâton noueux à la main, une double besace de toile bise sur l'épaule, mendier dans les habitations de la vallée et jusqu'aux faubourgs de la ville. Moitié par compassion, moitié par hâte de se voir débarrassés de cette apparition bestiale, à la bouche baveuse, au rire grimaçant, les gens donnaient vite, très vite, qui des sous, qui des vivres, et refermaient leur porte. Amplement pourvu, la besace pleine, le *José* reprenait la route du plateau et avant de s'y rendre faisait sa dernière quémande chez ma tante. C'était moi qui était chargé de remettre au crétin l'aumône, accueillie par lui de son immuable rire hâbété. Ma petite amie Rose se trouvait presque toujours là, mais instinctivement, dès qu'elle voyait le crétin, elle poussait un petit cri de frayeur, et tremblante elle allait se cacher derrière les jupes de la tante ou de Suzette. Nous la plaisantions sur sa crainte ; nous voulions que de ses petites menettes brunes elle allât porter au *José* l'obole qui lui était destinée ; on lui criait : "Mais va donc, petite bête ; tu le vois bien, il n'est pas méchant ; il ne te mangera pas." Rien n'y faisait ; tant que le crétin était là elle ne sortait pas de derrière les jupes, et alors même qu'il était parti elle restait toute attristée. La délicate créature qu'elle était ne pouvait ouvrir et donner son âme qu'au bon et au gracieux et éprouvait au superlatif l'horreur du laid, du monstre.

Comprenait-il cela le "José" ? C'était à croire ; tellement, en s'en allant, il lançait un regard haineux et féroce à la petite Rose.

Du reste, tout le long de la route, les enfants lui en faisaient de cruelles, lui lançant des pierres, lui criant : "Hé José ! te voilà José ? maudit *plumeux de volailles*" Plumeux de volailles ? Ce sobriquet lui était venu de ce que plusieurs fois on l'avait surpris derrière les haies ou contre les murs de clôture, tenant entre ses genoux un malheureux poulet dont il s'était emparé, le plumant sans merci tout vif, et riant à se tordre lorsque le pauvre volatile, échappé de ses mains, courait ridicule et déplumé rejoindre sa basse-cour.

Nous touchions au temps des vendanges... et à la fin de notre idylle. Déjà, sous les pampres, on découvrait des grappes de raisins mur ; et par le beau soleil de septembre qu'il faisait, on pouvait prévoir que ce serait pour bientôt la grande fête du vin nouveau, les chants des vendangeuses et des robustes porteurs dans les vignes, la grasse soupe au fromage, le soir, sous les tonnelles, le long des tables sur lesquelles le *vin doux* le vin nouveau, jaillit écumeux des brocs de grès.

Un après midi, j'accompagnais Rose et ses chèvres, et le hasard nous conduisit au pied du grand noyer qui ombre un petit plateau rocailleux au bas des vignes, tout au-dessus de la Grande Roche. Elle est ainsi nommée parce qu'elle est taillée à pic, éventrée par les coups de mines des carriers et fait un précipice de cent pieds, au bas duquel les blocs de pierre s'entassaient en amas anguleux. Sa lèvre est garnie d'une moustache d'arbustes et de plantes aux rameaux tombants, dans lesquelles les chèvres de Rose faisaient miracle d'équilibre et assaut de gourmandise.